

ciné, qui annota *les Bacchantes*, et La Fontaine, qui en faisait sa lecture, l'eussent goûtée et je ne vois pas de plus bel éloge à faire à M. Herold. Tout cet acte et le suivant sont admirables de mouvement, de sobriété et de style.

Egalement séduisante à la lecture et la scène, la tragédie de M. Ferdinand Herold restera certainement comme une des œuvres les plus réussies que nous ait données le théâtre de plein air.

M^{me} Segond-Weber incarnait Bacchus. Elle triompha par la jeunesse de son emportement, l'infinie variété des attitudes, sa noblesse naturelle et sa force élégante. Autour d'elle, M^{lle} Roch, M. Albert Lambert fils, furent excellents comme de coutume. Et il ne faut oublier ni M. Hervé, ni M^{lle} Schmitt, qui vendangèrent aussi les applaudissements.

MEMENTO. — A Marseille, *l'Alceste* de Gluck triomphe au Théâtre d'Athénâ-Niké. — A Marnes-la-Coquette nous revoyons le *Vercingétorix* de M. Capellani. — Un nouveau théâtre de verdure nous est signalé à Toulon ; on y a représenté *la Thessalienne*, de M^{me} Germain. — A Montpellier, dans le cadre d'un parc Louis XIV, on a donné, au Peyrou, *Alkestis*, le *Polyphème* de Samain, *Jules César* et une admirable représentation de *l'Aphrodite* de Pierre Louys et Camille Erlanger, sous la direction du Dr Charry.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

LA SAISON DE PARIS : *Saint Sébastien*, *les Ballets russes*. — Théâtre des Arts : *Le Sicilien*, de Molière et Lully ; *le Chagrin dans le Palais de Han* de M. Louis Laloy, musique de M. Gabriel Grovlez ; *les Fêtes d'Hébé* de Rameau.

Notre vie musicale ressemble de plus en plus à un feu d'artifice, qui commencerait en octobre pour finir avec le Grand Prix. C'est d'abord, et assez longtemps, la série régulière et bien sage des dominicales fusées qui n'éblouissent guère plus personne, et à quoi peu à peu s'entremêlent les courantins et girandoles des sociétés moins conséquentes et de périodicité panachées. Puis surgissent et bientôt pullulent les comètes dûment chevelues des virtuoses, les traîtres serpenteaux des auditions d'élèves, les aigrettes, marrons ou artichauts des récitals ; et soudain, parmi les feux de Bengale amoncelés du théâtre, c'est la ruée des tourbillons et des grenades, le bombardement des pétards, l'incendie des pièces montées sous le tournoiement fou des soleils ; c'est le « Bouquet » monstrueux, aveuglant — et quelque peu ahurissant. Celui de cette année se distingua par une chandelle romaine entre toutes sensationnelle, qui accentuait singulièrement l'impression de snobisme un peu loufoque que dégage toujours plus invinciblement cette pyrotechnie estivale. Depuis quelque temps, la mode s'est implantée chez nous d'une Saison où la

musique a conquis une importance considérable et qui s'accroît sans cesse. Il est dommage qu'on ne puisse point s'en réjouir sans réserves et que ces favorables dispositions du gros public ne soient pas plus judicieusement et, peut être aussi, plus dignement exploitées au profit de sa culture artistique. On peut se demander avant tout pourquoi ce qu'on appelle nos Grands Concerts, les associations orchestrales éprouvées qui constituent les forces vives de notre art national, ferment leurs portes et se dispersent à Pâques, quittant la place au moment même où s'ouvre la *Saison*, dont d'autres ont démontré la vogue et su tirer profits. Ne semblerait-il pas que ce fût bien plutôt le rôle de ces associations, de préparer pour cette époque des festivals consacrés à des exécutions de qualité et d'intérêt exceptionnels, au lieu de laisser le champ libre à des entreprises trop ostensiblement commerciales, qui désormais absorbent et gouvernent au petit bonheur notre activité musicale effervescente? C'est là surtout que gît le mal et même le danger. Si l'expérience d'un habile imprésario apparaissait ici nécessaire, rien n'empêche qu'on ait recours à lui, mais en le confinant dans son office, en dirigeant ce praticien qui peut-être ne demanderait pas mieux. Il semble que notre indolence ait préféré lui abandonner peu à peu toutes initiatives, se bornant à les seconder éventuellement sans discuter. La *Société des Grandes Auditions* s'est éclipsée, disparue un beau jour sans qu'on sache où elle est passée. Celle, récemment fondée, des *Amis de la Musique* n'a pas trouvé d'emploi plus palpitant de ses économies que de subventionner la quinze ou dix-huitième exhibition de M. Weingartner bâtonnant les neuf symphonies de Beethoven que, comme tous les ans, MM. Chevillard et Pierné venaient de nous offrir en détail et en double ou parfois même en triple exemplaire. Cette indifférence de gens, se proclamant musicophiles en versant des cotisations sans objet visiblement prémédité, dénote chez nous un état d'âme incohérent très regrettable. On s'en expliquerait assez l'aspect de désarroi hâtif qu'étale une *Saison* improvisée par une agence plus ou moins inavertie musicalement, qui depuis peu en centralise les éléments principaux, et où la préoccupation de succès prime tout. Je suis fort loin de critiquer de parti pris la bonne volonté d'un organisateur qui, encore une fois, accueillerait sans doute volontiers conseils et collaborations compétentes. C'est en somme à lui que nous devons d'avoir connu *Salomé* et de posséder ce chef-d'œuvre au répertoire de notre Opéra. Il a fait là ce qui eût été le devoir des directeurs de nos scènes lyriques subventionnées. Il le fit évidemment dans un but égoïste, avec des procédés de bluff un peu choquants, mais il est arrivé à ses fins, et il serait aussi louable que légitime de se servir au bénéfice de l'art d'une science de la réclame que Barnum aurait jaloussée. Livré à ses inspirations, ignorant tout du passé,

il cherche naturellement du nouveau et, le nouveau étant plutôt rare, il le fait fabriquer sur commande et l'entoure du menu réchauffé des précédents régals. Il a de la sorte abouti cette fois à une salade anglo-italo-franco-russe qui, si j'ose aventurer la métaphore, frisa par maints côtés le ridicule au petit fer. Ce ne fut certes pas banal de contempler sur nos murs des affiches où, sous l'intitulé *Grande Saison de Paris*, un **Martyre de Saint Sébastien** s'annonçait encadré d'une opérette britannique et de ballets pétersbourgeois. En outre, le héros chrétien était personnifié par une danseuse israélite qui, quoique slave d'origine, jouit d'un accent tudesque insurmontable. *Le Cri de Paris* rapporte à ce propos une anecdote amusante. Il paraît que M^{lle} Ida Rubinstein ne parvenait pas à prononcer correctement les paroles : « ... en mangeant le doux fruit de vie ». Elle s'évertuait en vain sans réussir à mieux que : « ... en manchant le du frit de fie ». Sur quoi, M. d'Annunzio corrigeant : « Mais non, ce n'est pas ça, mademoiselle. Il faut dire : en manzant le doux frrouit dé vie. Parlez donc français, qué diable ! » L'idée d'associer pour une œuvre commune le plus illustre poète d'Italie et le plus grand de nos musiciens pouvait paraître séduisante à première vue. Le malheur est qu'elle impliquait une méconnaissance absolue de leurs génies respectifs. Rien n'est plus éloigné du panache flamboyant et tonitruant propre à la verve de notre hôte, que la sensibilité délicate et profonde d'un Debussy. M. d'Annunzio, par surcroît, induit par des raisons obscures à délaissier ici la langue maternelle, se figura écrire en français parce qu'il employait les mots de notre dictionnaire, et de cette illusion s'ensuivit un verbiage informe, inane, incompréhensible même à la lecture, et à quoi son pathos échevelé donnait tout l'air d'une mystification. Il n'est donc à aucun égard surprenant que l'auteur de *Pelléas* ait composé pour ce *Saint Sébastien* une musique qui n'ajoutera rien à sa gloire, et on doit plutôt regretter que, pour cette besogne de circonstance, on soit allé le déranger dans sa solitude et interrompre des travaux plus spontanés. Les *Ballets russes*, eux, ont tout bonnement repris leur ancien programme à bien peu près. L'unique et brève nouveauté fut **Petrouchka**, de M. Stravinski, dont l'orchestration est d'un brio et d'une originalité extraordinaires. La partition de *l'Oiseau de Feu*, qui va paraître, me fournira l'occasion de revenir sur ce musicien, qui semble l'un des plus remarquables parmi ses jeunes compatriotes. En résumé, malgré ce court appoint, les *Ballets russes* tendent à ne plus guère offrir qu'un intérêt chorégraphique et décoratif. Faut-il en accuser, chez nos amis et alliés, une indolente négligence analogue à celle qu'on constate chez nous ? Il semblerait, en tout cas, que les mirifiques recettes qu'ils recueillent sans effort aient refroidi l'ardeur d'intentions excellentes. Ils avaient songé à

renouveler leur répertoire, et de la plus heureuse façon. Ils ont commandé *Daphnis et Chloé* à M. Maurice Ravel, *la Péri* à M. Paul Dukas. Il est fâcheux que ces deux ouvrages, aujourd'hui terminés, n'aient pas été représentés. Si même, en leur honneur, on avait dû nous priver de *the Quaker Girl*, nous n'aurions pas perdu au change, et la « Grande Saison de Paris » en eût acquis un éclat artistique apte à justifier quelque peu son ambitieuse appellation.

§

Le Théâtre des Arts a clôturé une saison moins bruyante, mais bien remplie, par un spectacle coupé comportant une importante partie musicale. La pièce de résistance était **le Chagrin dans le palais de Han** de M. Louis Laloy, d'après un drame chinois du xiv^e siècle, dont l'auteur, Ma-tcheu-yen, est, paraît-il, au pays des Célestes, quelque chose comme l'équivalent de notre Corneille. L'adaptateur a transposé avec un rare bonheur dans notre langue la poésie, l'exquise et touchante discrétion par quoi, jusqu'en ses élans passionnés, s'exprime l'âme étrange du peuple le plus vieux du monde. M. Gabriel Grovlez, en empruntant pour sa musique quelques mélodies indigènes, a composé une petite partition charmante, où se remarque un interlude qui mérite de sincères compliments. Le Théâtre des Arts est renommé pour le goût qui préside aux décors et costumes. En dépit des splendeurs asiatiques voisines, l'ensemble à cet égard le plus parfait fut peut-être réalisé avec **le Sicilien**. Et c'était vraiment une joie d'ouïr la prose de Molière et les danceries de Lully au milieu de ce cadre à la fois somptueux et sobre, où le Roi-Soleil en personne eût apparu sans détonner pour, ainsi qu'il le fit jadis, y donner la réplique à Isidore. **Les Fêtes d'Hébé** de Rameau procurèrent une surprise singulière. Lully, en tant que musicien, ne vaut pas cher. S'il a par ci par là un bon moment, il s'empresse de le racheter par trois fichus quarts d'heure. Sa déclamation lyrique, essentiellement oratoire, grandiloquente, est d'un ennui mortel. Son art est, au fond, dépourvu d'intérêt purement musical. Pour les trouvailles harmoniques et la dextérité d'écriture, le polyphoniste Rameau lui est incomparablement supérieur. Et cependant ici, dans ces danses ou airs de cantate, où le pur musicien avait pour soi tout l'avantage, c'est Rameau qui semble écrasé par son devancier de près d'un siècle. C'est celui-là qui apparut vieillot, ratatiné, fade, malingre, suranné, tandis que les flonflons du Florentin, avec leurs rythmes francs, leur carrure robuste, leur spontanéité sans fard, conservaient une insoupçonnée verdure. Rameau est décidément un exemple aussi frappant que Mendelssohn de la vanité du « métier ».

JEAN MARNOLD.